

J'ai traversé une fois une période de noir très dense, sans aucune raison extérieure qui puisse la justifier. C'est alors que j'ai écrit *Votre visage jusqu'à l'os*, dont les parties, "Les Villes", "Autoportrait au noir", "Toi", "Félicités énigmatiques", sont remplies d'une amertume égale, même en ce qui concerne des félicités pleines de conditionnels et de "peut-être".

En revanche, *La vie, lieu-dit* est le recueil d'une réappropriation. Même les poèmes qui commencent par un sentiment de déshérence se terminent par une habitation avec les autres, avec le monde. Leur homogénéité est marquée par le titre de chacune des parties du recueil, reprenant le dernier vers du dernier poème de la partie précédente.

Un "recueil" de divorce radical dans son (mon) for intérieur ? Je ne peux en citer qu'un. Il date de la période qui précédait la guerre du Kosovo. J'ai pensé alors qu'une troisième guerre mondiale s'annonçait insidieusement. Mais, justement alors, je me construisais jusqu'à un certain point, par l'imagination d'origines que je n'avais jamais trouvées dans ma vie. Eh bien, il y avait coupure, rien à faire. Pas moyen de coller, sinon par un leurre inutile. C'est le recueil *La paix saignée*, précédé de *Contrées du corps natal* qui est sorti de là.

*

Existe-t-il des poètes qui ne soient pas des possédés, des pris à la gorge ? Pierre Dalle Nogare, si injustement entré dans un demi-oubli, disait : "je suis comme le crapaud, je n'ai qu'un chant, coax, coax, mais ce que ce chant peut contenir de diversités ! Je n'arriverai jamais à l'épuiser". Aussi ses recueils ne

sont-ils pas monotones : ils sont dédiés au même ordre de faits, mais les faits sont inépuisables.

Où son mal-être prenait-il source ? Difficile à dire, car il lui donnait plusieurs origines, chacune attribuée à l'un des doubles qu'il sentait en lui. Ils étaient tous, en tout cas, fascinés par la mort. Le poète, sans cesse en chute et en rupture, écrivait "pour que le corps devienne la horde des mots" (*Récit des images*). Telle était la direction, évidemment vouée à l'incomplétude, de tous ses recueils.

Aucune interprétation de ce qui prend à la gorge le poète, si elle se réfère à sa vie, ne pourrait être totalement explicative : Rimbaud et sa révolte d'adolescent, Baudelaire et son beau-père, Artaud schizophrène : pourquoi eux, et non les autres qui se sont trouvés dans la même situation qu'eux ? Tout au plus peut-on définir par ces circonstances un centre de l'obsession, sans savoir pourquoi cette obsession est devenue fondamentale et s'est tournée vers les mots. Mais à l'inverse, qu'en aurait-il été d'Artaud "normalisé" par les médicaments dont la psychiatrie dispose maintenant, de Rimbaud, de Baudelaire heureux dans leur enfance et leur jeunesse ? La question se pose pour tous les poètes, il me semble. Le corps souffrant, l'"angoisse animale", hantent l'œuvre de Frank Venaille ; l'enfance annulée et le deuil de la jeune épouse, celle de Titus-Carmel.

Si j'en viens à parler de moi sur ce sujet, c'est pour commencer par dire combien sont problématiques les identifications des traits obsessionnels de la poésie. La mienne est assurément une poésie de l'intérieur du corps, de la mort, et aussi des choses

très concrètes du monde, des “ petites choses ”, que je mets en relation avec l'ensemble de l'univers. Relais de cette liaison, l'amour, et Paris, la ville pour laquelle j'éprouve le plus grand attachement... Pourquoi cette prédilection, ou plutôt cette vocation de ma poésie ? Mais comment donc, selon l'interprétation de certains lecteurs, et non des moindres : c'est parce que je suis une femme – les femmes étant plus concernées par le corps, les objets.

Nenni ! De l'importance aussi de l'histoire, celle des guerres, celle de la médecine, pour trouver ce qui est à la racine... D'abord, la tuberculose, qu'on ne savait pas soigner avec des antibiotiques avant les années cinquante. Quand elle s'attaquait aux os, on mettait dans le plâtre le malade, et on attendait. Il arrivait assez souvent que ce soit sa mort qui vienne. Autrement, il s'en sortait avec lenteur. Ainsi ai-je attendu en tout cinq “ bonnes ” années, 1937-1941, et 1948-1949, sans pouvoir bouger autre chose que les bras et la tête. Ça change la vie, la vision, l'importance des choses. Le moindre petit caillou qu'on met dans votre main compte beaucoup : le contact avec un concret qui n'est pas celui de la maladie. Mais aussi, de ce concret-là, se servir pour susciter des, comme dit Rimbaud, des

Hallucinations simples

Hallucinations simples, sans drogue, sans folie ? Voyez vers les maladies au long cours. L'occasion, jadis, d'user jours et nuits dans une salle occupée par quarante chariots de malades, en quatre rangées de dix.

Vous en auriez dit nouvelles : odeur de désinfectant combinée, à sept heures du matin, pendant trente minutes, à celle d'une commune défécation,

puis c'était la toilette puis les repas. De quoi titiller les fosses nasales.

Un choix : crever, ou s'entraîner aux fantasmes des yeux. Plafond, surface toujours prête, blanc uni, grand teint, brillant un peu, se dépouille lentement de la nuit.

Courser le reste de gris en lambeaux, près des portes-fenêtres Surgissent des cernes frissonnants, tachés de jaune et vert, braqués sur tout ce blanc par les bassines à laver le sol (eau de Javel, tous les matins).

On s'embarque sur un lac, cinq, six lacs en chapelet.

On suit tous les courants de nuance verte, ça chabute au rythme des serpillières tordues. Le canot tangué, nec mergitur.

On a aussi l'ombre de l'arbre, qui se dessine sur le plafond, qu'il fasse beau ou mauvais. L'arbre lui-même, quand on tente de le voir par la porte-fenêtre dans une glace de poche tendue à bout de bras, on n'en distingue qu'une petite portion.

Le bras se fatigue vite.

Mieux valent, là-haut, les branches d'ombre. Jaunies de bourgeons (mars), verdies de feuilles (mai). Vert et jaune, encore : le plafond est aux couleurs de la nature.

Hop sur une feuille inégalement reflétée, selon la position du soleil. Me voilà merle : ça balance, je reste sur la fragile feuille. Très longtemps. Vous savez comme les oiseaux attendent.

Et puis mes semblables, mes frères... Je ne parle pas des chariots voisins, mais des gens bien portants qui viennent près du mien, et qu'évidemment je vois d'en bas.

Tout un champ d'imaginaire, les mentons ! Des jolis, parcourus de veinules bleues. Des gras, boules flasques maintenues par l'ossature. Des coupés en deux par un sillon, des quadrillés de rides, des violemment triangulaires comme une proue. Souvent, ils ne correspondent pas à la figure sous laquelle ils vivent, leur propriétaire ne songeant nullement à eux et ne les masquant pas sous un vernis de bienséance.

...Dans la position d'un poisson échoué, s'accrocher à tout ce qui vient visiter l'œil. S'accrocher. Ou bien il faudrait échouer à vivre ? Non, non.

Puis on rentre dans la vie normale.

– Qui vous a fait bien plaisir, sans doute ?

– Au contraire. Une vraie cellule de dessaoulage, cette vie-là ! On reste fatigué. On ne peut pas s'étendre quand on le désirerait, pour attraper dans les yeux le vert-jaune ; on ne peut pas se baisser pour regarder les gens au menton.

On a tellement changé (maigre, les yeux grands) qu'on est comparé à ceux qui sortent des camps d'extermination. La maladie, la salle, l'immobilité, ça marque. On ne s'en est sauvé, vous dis-je, que par une hallucination simple.

Mais la stupeur, ç'a été de retrouver la société des barbares. Barbares : ceux qui n'appartiennent pas à la cité des métamorphoses urgentes. C'est vilainement exotique, chez vous. On finit par imiter vos mœurs, mais on se retrouve souvent en solitude.

*

La guerre, ses meurtres, sa pénurie. On était encore quarante malades dans une salle d'hôpital en 1948. Aucune autre à ma

connaissance n'est devenue poète, mais quant à moi, c'est sûr que mon étonnement est né alors. Platon dit que le poète est un homme qui s'étonne, au sens fort du terme : qui pose une question inapaisée.

Et pourquoi mon attachement, ensuite, à Paris ? Parce que c'est une ville inépuisable pour la découverte, bondée d'histoire consciente et inconsciente, de détails tout à coup aperçus dans son architecture, de gens de toutes sortes. Je la redécouvrais toutes les fois que j'avais été malade ou fatiguée, ce qui fut, ce qui est souvent.

Paris, c'est de la Seine et des pavés. Paris reflets, Paris solitude. Pas de plage dessous.

La Seine: une rivière pas très peuplée. Une péniche. Ailleurs, un bateau-mouche où les plus de soixante-cinq ans peuvent embarquer pour trois fois rien. Merci, la Compagnie !

Merci, le chien sale sur le pont impeccable de la péniche. (On dit quoi ? Merci mon chien ? Oui, justement). Sale. Il est allé dans la soute au charbon. Il me donne le bonjour d'égal à égale.

Pour ce qui est des humains, sur ce bateau, je ne me sens pas dans le ton.

La solitude s'affirme parmi les casquettes des étrangers en visite et des enfants que, pour leur gouverne, on va insérer dans la fente de la ville, copieusement commentée au mégaphone.

Fentes aussi, certaines rues. Ainsi la rue Berton, entourée de murs aveugles, ne desservant, dirait-on, aucun lieu, faufilée entre deux rues que sillonnent les voitures. Rue pas rue. Plutôt sentier, que l'on a pavé il y a deux ou trois siècles. On s'y tord abondamment les pieds. On

aperçoit entre deux pierres des graminées minuscules, de la mousse. Une odeur de campagne moisissante pousse à flairer les murs, eux-mêmes fissurés d'herbes.

À main gauche se trouve une petite porte toujours fermée. Elle servait à Balzac pour fuir ses créanciers. Ensuite, une plaque indique la limite ancienne entre la seigneurie d'Auteuil et celle de Passy.

Jamais je n'ai rencontré personne dans cette rue. Les quelques portes sont numérotées, pourtant. (Je te donne rendez-vous 23, rue Berton. Nous serons seuls.)

Fuite de Balzac au milieu le grouillement de sa comédie humaine. Un revenant plein de bienveillance révèle que le testament égaré se trouve là, entre deux pierres. Vautrin va et vient dans la rue, en recharge de sa diabolique énergie.

Fentes dans Paris.

Elles me reviennent toujours au souvenir, quand je suis loin, en train de regretter ma ville.

Aussi les figures anonymes des foules qui se penchent au-dessus des quais du métro, les jours de grève.

On voit filer les rats, les rats qu'on ne réussit pas à supprimer d'entre les rails. Les rats.

*

Oasis de ville

A l'affût du temps qui s'en va.

Dans la reculade des siècles, dans le cours du fleuve

Mon corps

contre-chante.